

David Douard, *ACHÉTE LE NACRÉ à LEURS âMES*  
Konrad Fischer Galerie, Berlin  
15.09 - 4.11.23

*“When the sick rule the world, roses, gardenias, freesias, and other fragrant flowers will no longer be grown. On Valentine's Day the sick will give one another dahlias and daisies to say I Love You. [...] When two sick bodies come together their desperate hearts open, it is lovely to watch them, the thin iridescent haze of sickness flowing across their skin, when two sick bodies fuck their hazy genitals sparkle and frizzle.”* Dodie Bellamy, *When the Sick Rule the World* (2015)

*“I raised a handful of water to the sun and examined the festering particles. The excited congregation of a miniature cathedral, they crowded the vivid water. I wanted to shrink myself to a mote of dust, plunge into this pool I held in my own cyclopean hands, soar down these runs of light to the places where life itself was born from this colloquy of dust.”* J. G. Ballard, *The Unlimited Dream Company* (1979)

Le titre de l'exposition de David Douard à la galerie Konrad Fischer semble nous venir d'une formule occulte, invoquant des intériorités scintillantes. Il y a quelque chose d'inintelligible dans cette suite de lettres aux casses irrégulières, qui s'enchaînent quasi-arbitrairement comme des perles sur un fil. Contenir l'obscurité du sens des mots pour laisser advenir une communication chaude et ouverte, un langage franchement sensoriel, requiert un équilibre que David Douard s'entraîne à tenir. L'exposition recueille son langage équivoque qu'il articule à partir d'un réseau de choses aux propriétés physiques et sémantiques souples. Y coagulent des matériaux industriels, du mobilier domestique et urbain, des objets de stimulations sensorielles à destination des humains et autres animaux, ou encore des images et des poèmes collectés sur des blogs. Vertèbre par vertèbre, ces éléments s'emboîtent dans ses sculptures, ses peintures et ses collages.

L'artiste s'intéresse à des entités mobiles et hétérogènes qui, pour avoir été soupçonnées de passivité, d'improductivité, de mortalité et de corruption, sont éliminées de tout organisme immun, alors même qu'elles participent à la vie culturelle et qu'elles existent tout simplement. Cela apparaît à l'échelle moléculaire, dans ce que Karen Barad appelle « *not a thing but a doing* » ou dans nos rebuts, qui en plus de nous survivre, pourraient se charger d'affects selon Jane Bennett. Et elles n'en sont pas moins vibrantes et réceptives, quand elles sont faites de matières solides et inertes en apparence. C'est toute une économie affective qui se manifeste dans leur *vie* animée et inanimée, que Mel Y. Chen définit par le concept d'*animacy*. Les pensées de ces théoricien·nes du Nouveau matérialisme trouvent un écho dans la pratique de David Douard, qui coopère avec des matières en état de repos relatif, tout en s'ouvrant aux individualités vibrantes qui composent la société.

Du rejet d'agents humains et non-humains, surgissent des formes virales qui émanent des artères de la ville, desquels elles se hissent, et des trous qu'elles percent dans ce qui fait barrage à leur présence. Pour résister à leur refoulement, ces formes se démultiplient savamment, à l'intérieur même de lieux de friction, clivants et hermétiques aux fluides qu'elles transportent. Tous ces signes incompréhensibles pour celles et ceux qui ne les partagent pas, organisent une sorte de rébellion baroque. Ce sont autant de réactions immédiates à la junk culture qui hantent les œuvres de David Douard. L'artiste s'inspire des signes en découlant, basiques, essentiels et vulnérables pour les un·e, brutaux et vulgaires pour les autres. Il entrevoit dans cette profusion un maelstrom flamboyant et glorieux, faisant de la ville-monde un royaume de flâneurs célestes où l'errance remplace l'itinéraire.

Les graffitis sont parmi les traces que ces présences laissent pour exister là où les murs, visibles et invisibles, les en empêchent. Ils pulvérisent les ruines en devenir de l'État policier, dans le désir de re-territorialiser ce qui s'appelait *ville*, avant que les urbanistes ne valorisent l'*urbain*. Cette langue dilatée, commune, presque tribale, enjambe les grilles de l'urbanisme, en plus de proposer réparation à des langues qui éprouvent le sentiment d'avoir été arrachées. C'est une démarche qui poursuit David Douard dans son appréhension de nos territoires transparents, neutres et uniformes, et avec laquelle il trouve des voies de détours aux traditions modernistes. Par la force de sa capillarité, le graffiti balaye l'autorité attribuée à la voix, aux noms propres et à la propriété privée. Dans son texte “Kool killer ou l'insurrection par les signes”<sup>1</sup>, Jean Baudrillard témoigne de son admiration pour les graffitis en effervescence dans le New-York des années 70, se proposant comme une alternative concrète et immédiate à la privatisation et à la stérilisation des villes. Un phénomène que Rem Koolhaas nommera plus tard *Junkspace*. Il y a parmi les stratégies de cette forme d'écriture environnementale, qui ne plaide pas tout à fait pour l'anonymat, l'usage du pseudonyme. Ce mot irréductible que Baudrillard qualifie de matricule symbolique et d'appellation totémique, formule un anti-discours qui résonne en lui comme un cri. Tandis que les graffitis tiennent leurs mots de la culture de masse, David Douard emprunte les siens à des poèmes diffusés sous pseudonyme sur des blogs. Il réinjecte régulièrement un extrait dans ses œuvres, digéré en

---

<sup>1</sup> Voir Jean Baudrillard, “Kool Killer ou l'insurrection par les signes”, *Les partisans du moindre effort*, 2005.

une formule incantatoire, qui se recompose aléatoirement en cut-up. Dans ce processus semi-litanique, cette formule en se répétant, s'est coupée du sens, s'est érodée et s'est policée. Sous les effets de la répétition, le langage devient abstrait et s'ornementalise, comme s'il se revêtait des motifs de la séduction pour mieux contenir son secret.

Aux décorations corrosives des graffitis, s'ajoutent celles des stickers. Forts de leur agilité et de la modestie de leurs matériaux, ces objets furtifs contaminent l'espace public sur tous les plans. Ce sont les fluides de groupes minoritaires qui se solidifient et tentent de se fixer pour la vie. Les poteaux et les tiges ondoyantes qui traversent les œuvres de David Douard recueillent des évocations de ces formes d'expressivité et d'identification, de ces langues sourdes et saccadées qu'il désigne par un logo de groupe de métal, lui aussi transformé. De la disfluidité de ces signes naît une "langue bègue (pour reprendre les mots de Romain Noël, qui) sera toujours prête à faire fleurir des failles sur les murs oppressants de la réalité imposée."<sup>2</sup>

Dans sa fonction architecturale, la grille participe à un système de contraintes, que les graffeurs ont pleinement intégré. Il semble qu'il n'y ait en effet pas d'autres options que celle de se confronter à la force opprimante pour rester vivant·e et éveillé·e. Le motif de la grille se déploie sous de multiples aspects dans les œuvres de l'artiste. Elle se fait résille quand elle se love sur des surfaces courbes, et écaille quand elle s'étire dans des dégradés irisés. Et comme dans un ruban de moebius, l'extérieur et l'intérieur des mailles manipulées embrassent la même surface. Ce faisant, ces enveloppes se détendent et accordent leurs fonctions et leurs propriétés réversibles, basculant sans cesse de la protection à l'attraction et du mou au dur. Les terminaisons saillantes de la grille disparaissent au profit d'un réseau de trous, que l'on prend pour autant d'ouvertures possibles. Le rideau en lamelles qui serpente dans l'espace d'exposition, joue sur la tension de ces dispositifs qui, en séparant les corps, risque aussi de les érotiser. Un autre jeu optique intervient dans les globes en verre soufflé, disposés tels des bulbes ou des grains protubérants, renvoyant aux caméras de surveillance.

Face aux aménagements intrusifs et excluants qui se développent dans les villes, des dissident·es ferment l'œil et ouvrent leur agent contaminant : la bouche. De celle-ci coule une salive qui répand un jus transgressif et résistant. Alors que "l'œil et l'odorat laissent entier ; la bouche, elle dissèque."<sup>3</sup> De cette infime cloison sort la langue, qui est par ailleurs le seul organe du corps qui se montre de l'intérieur. Tantôt terrifiante, tantôt cajoleuse et raffinée, la bouche joue ainsi de sa tendresse et de ses rictus menaçants. Tandis que les sonorités qu'elle produit de la succion, du cri et du gémissement nous ramènent à ce moment archaïque, qui précède la fixation du sens des mots. Les langues capricieuses, reptiliennes et érectiles de David Douard n'ignorent pas ce mouvement régressif vers des modes d'expression sauvage qui s'intronisent dans l'espace civilisé. Souterraines et attirées vers l'ailleurs, elles se tendent, fouillent et cherchent la rencontre. Quant à celles qu'il imprime sur des stickers ou qu'il moule en aluminium depuis des masques, certaines écartèlent leurs lèvres pour exhiber leurs rangées de dents dans des sourires carnassiers. Il y a dans ces grimaces, une attitude manifeste que Lee Lozano a clairement affiché dans la série de dessins qu'elle leur a dédié dans les années 60. Elle signait de ces dessins son irrévérence face au monde. Mais c'est surtout dans le sourire du Joker et dans celui du masque d'Anonymous que David Douard tient sa devise. Le sourire de ces figures de vilains, devenues signes de ralliement, trace les contours des névroses qui gangrènent la société. L'histoire du Joker, marginal devenu tueur psychopathe, que Todd Phillips conte dans son film éponyme sorti en 2019, résonne particulièrement avec les mots du Comité invisible expliquant sa démarche dans son essai politique *L'insurrection qui vient* (2007). "Ils (ses rédacteur·trices) n'ont fait que fixer les vérités nécessaires, celles dont le refoulement universel remplit les hôpitaux psychiatriques et les regards de peine."<sup>4</sup> De ce chaos émergent des individualités hétérogènes qui se mettent à l'action dans des organisations sans hiérarchie verticale apparente, à l'instar récemment des Soulèvements de la Terre, ou antérieurement des Gilets jaunes et du Comité invisible. Et c'est l'anonymat qui fait leur force comme ce dernier l'énonce. "La visibilité est à fuir. Mais une force qui s'aggrave dans l'ombre ne peut l'esquiver à jamais. Il s'agit de repousser notre apparition en tant que force jusqu'au moment opportun. Car plus tard la visibilité nous trouve, plus fort elle nous trouve."<sup>5</sup>

Au pessimisme qui a caractérisé le règne du nihilisme qu'il a pu ressentir en tant que millénium, David Douard préfère l'optimisme de la désobéissance et de l'envoûtement. Il les trouve dans ces individualités collectives, dans ces solitudes enchevêtrées aux groupes qui s'affirment sur ces interfaces en accès libre, que sont les rues, les blogs et les livres au format pdf, dégagées de la tutelle de l'auctorialité et à rebours de ce Moi que nous tenons "comme un guichet fastidieux", pour de nouveau s'en remettre aux mots du Comité invisible.

Lila Torquéo

<sup>2</sup> Romain Noël, David Douard, Benjamin Thorel, *David Douard: 0'THEE LIL' 0*, After 8 Books, 2023, p. 34.

<sup>3</sup> Claude Olievenstein, *Écrit sur la bouche*, Odile Jacob, 1995, p.16.

<sup>4</sup> Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, La Fabrique, 2007, p. 12.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p.103.